

17. — Si les variantes du Nouveau Testament ne sont pas d'une grande importance, chacune en particulier, la somme n'en est-elle pas considérable ?

Naturellement, le nombre des variantes a dû s'accroître avec celui des copies. On en a trouvé plus de trente mille, dit un auteur, dans les comédies de Térence, quoique ce poète n'ait que six pièces et qu'on les ait copiées mille fois moins que le Nouveau Testament. Ainsi, si l'on n'avait pas apporté plus de soins à la transcription de ce livre, le nombre des fautes que nous trouverions dans ses 7, 959 versets serait incalculable. Il faut remarquer du reste que pour produire une variante, il suffit de la moindre inexactitude, par exemple de l'omission, de l'addition, du changement, non pas d'un mot ou d'une syllabe, mais d'une lettre ou d'un accent. Or ces sortes de fautes n'échappent-elles pas à tout instant aux copistes même les plus vigilants ? Il faut se rappeler aussi que les anciens manuscrits ne faisaient aucune distinction, ni de phrases, ni de mots ; qu'ils sont par conséquent difficiles à déchiffrer et qu'ils donnent lieu, même dans la lecture, à des méprises inévitables. Ajoutez qu'on pouvait souvent altérer le texte, en croyant le rétablir, en changeant l'ordre des mots, en remplaçant un terme par un autre, en insérant dans les lignes une glose placée à la marge pour l'éclaircir¹.

Quoi qu'il en soit des causes et du nombre des variantes, il est facile aujourd'hui d'en prendre connaissance et même d'en apprécier la nature et l'importance. On est convenu de désigner chaque manuscrit majuscule par une lettre romaine ou grecque, celui du Vatican par B, celui du Sinai par \aleph , l'Alexandrin par A, le Codex de S. Ephrem par C, celui de Cambridge par D, celui de Dublin par Z, etc². Grâce à ce

sitions ou des intercalations des autres Evangiles. Mais aucune de ces altérations n'aurait été faite de mauvaise foi, dans le but de porter atteinte à la doctrine.

¹ Voir *A T.*, n. 18. — ² On trouve encore souvent cités E, G, L. E désigne trois manuscrits différents, mais qui se complètent mutuellement. Sur les Evangiles, il désigne un manuscrit de Bâle du VIII^e au IX^e siècle ; sur les Actes, un manuscrit du VI^e au VII^e siècle, nommé

procédé, rien n'est plus aisé que d'indiquer en marge ou en notes les principales variantes du texte, avec les manuscrits qui les contiennent. C'est ainsi que Tischendorf a pu, sans trop grossir son Nouveau Testament grec¹, en indiquer plus de quarante mille dans son édition critique et faire connaître en même temps les leçons qu'il préfère.

CHAPITRE II.

DES SYSTÈMES RATIONALISTES PAR RAPPORT AU NOUVEAU TESTAMENT.

1^o Prétention des rationalistes.

Principe des rationalistes par rapport au surnaturel. — Leur explication des récits miraculeux. — Elle les force à nier l'authenticité de nos saints Livres. — Idées du Dr Baur sur l'origine de l'Eglise et du Nouveau Testament.

18. — Sur quel fondement s'appuient les rationalistes actuels pour éliminer des Evangiles et des Actes tout élément surnaturel ?

Les rationalistes, imbus de cette idée que la nature humaine se suffit à elle-même, et que la raison est la seule source comme le seul juge de toutes les connaissances, prétendent qu'un savant doit rejeter tout ce qu'il ne comprend pas², ou que la critique ne peut tenir pour vrai que ce qui est conforme aux idées communes et en harmonie avec le cours ordinaire des choses : « La négation du surnaturel, dit un de leurs or-

Laudianus ou de W. Laud, archevêque de Cantorbéry, et sur les Epîtres, un manuscrit du X^e qui se trouve à Saint-Petersbourg et qui vient de l'abbaye de Saint-Germain. G sur les Evangiles désigne un manuscrit du X^e siècle, dit de Harley, actuellement au Musée britannique ; sur les Actes et sur les Epîtres, un manuscrit de Dresde, dit de Boerner, qui remonte au IX^e siècle. L sur les Evangiles désigne un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, du VIII^e au IX^e siècle, et sur les Actes et les Epîtres, un manuscrit du IX^e qui se trouve à Rome.

¹ *Editio critica major*, 1858. — ² Parum est miseris ut ægrotent, nisi se in sua etiam ægritudine extollant et de medicina qua sanari poterant erubescant. S. Aug., *De Civ. Dei.*, x, 29. Cf. *de Utilitate credendi*, 9-18.

ganes les plus connus, est l'essence même de la critique et la première condition de l'esprit scientifique. Le miracle n'appartient pas à l'histoire, mais à la légende. »

Pour quiconque admet ce principe, il est évident que la Bible devient un livre ordinaire, ou qu'elle n'a pu être proprement inspirée. Le faux doit donc s'y mêler au vrai, comme dans toutes les productions de l'esprit humain ; et il est besoin de discernement pour ne s'y pas tromper. Telle est réellement la pensée de ces docteurs ; et l'on s'étonnerait qu'ils ne le disent pas sans détour, si l'on ne savait que ceux d'entre eux qui s'occupent des Ecritures, étant pour la plupart ministres du saint Evangile ou professeurs de théologie chrétienne, peuvent trouver dans leur position un motif de ne pas trop s'écarter du langage reçu. « Qu'on parle comme le peuple, disait Strauss, tout en pensant d'après soi. » Ils continuent donc, tout rationalistes qu'ils sont, d'enseigner que la Bible est divine, que ce qu'elle contient est la vérité même. « Jésus a tout fait, disent-ils, même ce qu'on lui a prêté. La biographie d'un grand homme fait toujours partie de ses œuvres. Mais il faut entendre son histoire et sa doctrine dans un sens raisonnable, c'est-à-dire de telle sorte que la raison les comprenne et qu'elle n'ait pas d'effort à faire pour y donner son assentiment. » Grâce à ce détour, on évite le scandale d'une négation radicale et l'on arrive néanmoins au but, c'est-à-dire à éliminer comme fabuleux tout ce qui exige pour être admis un acte de foi proprement dit, ou l'assujettissement de l'esprit à l'autorité de Dieu.

Le défaut radical de ce système, c'est de supposer certain ce qu'il faudrait démontrer, à savoir que les miracles et les mystères, entendus comme l'Église les entend, sont contraires à la raison et ne peuvent être que des illusions ou des impostures. Loin d'être la base de toute science, un tel principe, gratuitement admis, enlève toute certitude aux doctrines dont il est le fondement. Il demanderait des preuves d'autant plus solides qu'il est en opposition manifeste avec la croyance des hommes les plus éclairés, et même avec des faits indubitables, par exemple, celui de la conversion du monde au chris-

tianisme; car ce fait, qu'on ne peut révoquer en doute, ne saurait s'expliquer sans une opération extraordinaire de la puissance divine, c'est-à-dire sans une dérogation aux lois de l'ordre physique ou de l'ordre moral ¹. Mais toute démonstration leur faisant défaut, la seule ressource des rationalistes est de varier le plus possible l'énoncé de leur prétendu principe; par exemple : « Un récit où se mêle un élément surnaturel ne peut être admis selon sa teneur. Il implique nécessairement crédulité ou imposture. » « L'humanité n'accepte que les chaînes qu'elle s'est faites à elle-même. » « On n'a pas le sentiment de l'histoire, tant qu'on ne reconnaît pas l'impossibilité du miracle. » « Si l'on admet un miracle, on accepte une explication qui n'a rien de scientifique. » La négation du surnaturel est devenu un dogme absolu pour tout esprit cultivé ². »

Ainsi, parmi eux, c'est un point de foi qu'on ne doit jamais faire d'acte de foi; il faut croire aveuglément, et sans preuve, que nul ne doit jamais croire, même sur les témoignages les plus décisifs, aux enseignements ou aux faits dont l'intelligence nous échappe ou nous surpasse. Erreur capitale, que le concile du Vatican a condamnée en ces termes : *Si quis dixerit miracula nulla fieri posse, proindeque omnes de iis narrationes, etiam in Scriptura sacra contentas, inter fabulas vel mythos ablegandas esse, anathema sit* ³.

19. — Comment les rationalistes expliquent-ils les récits miraculeux des auteurs inspirés ?

Les interprètes rationalistes se divisent en deux branches, les naturalistes et les mythologues.

¹ *Infra*, n. 27, 573. « Si le miracle et l'inspiration de certains livres sont choses réelles, dit M. Renan, notre méthode est détestable. Si le miracle a quelque réalité, mon livre n'est plus qu'un tissu d'erreurs. » *Vie de Jésus*, Introd. — ² Ils disent bien quelquefois : « Nous ne nions pas les miracles parce qu'ils sont impossibles, mais parce qu'ils n'existent pas. » En réalité, ils n'en veulent pas discuter les preuves, et quand on leur apporte des témoignages, ils ne manquent jamais de les récuser, sous prétexte que les faits prétendus sont inadmissibles. Cf. M. Renan, *passim*. — ³ Conc. Vatic., *de Fide*, can. 4.

1° Suivant les naturalistes, représentés par Paulus (1761-1850) les auteurs sacrés, n'auraient fait, dans leurs récits les plus merveilleux, qu'user de figures, d'hyperboles, d'ornements poétiques, qu'embellir par l'imagination des faits de l'ordre naturel : au lieu d'écrire l'histoire, ils auraient composé des légendes. Pour avoir la vérité, il faut ramener ces auteurs aux lois essentielles de l'esprit humain et réduire aux proportions ordinaires leurs descriptions enthousiastes¹.

2° Au lieu de réduire ainsi le surnaturel, les mythologues y substituent l'idéal. Selon eux, il n'y a rien ou presque rien de réel dans les récits miraculeux : ce sont de purs symboles, dont la signification fait l'essence, et qui sont la plupart du temps tout à fait imaginaires. Le nom de *mythes* qu'on donne à ces symboles est un mot grec qu'on était habitué à traduire par fables. Ces mythes ne sont donc pas de pures vérités. Cependant elles ne doivent pas être regardées comme des impostures. C'est une sorte d'allégories, d'énigmes, de jeux de langage, quelque chose d'assez vague pour échapper à une définition précise, mais dont les esprits pénétrants savent saisir le sens ; des fictions dont la signification transcendante échappe au vulgaire, mais qui n'en servent pas moins d'enveloppe et de véhicule aux idées. Au fond, pourtant, ils diffèrent peu des fables. La fable, proprement dite, est un mythe dont tout le monde sait la nature, sur le vrai sens duquel personne ne peut se méprendre. Le mythe est une fable qui n'a pour auteur aucun individu, qui s'est faite d'elle-même, pour ainsi dire, sans aucune intention personnelle, et qu'on a toujours prise au sérieux, au lieu même où elle s'est formée.

Celui qui s'est fait un système de ce genre d'interprétation, et qui l'a appliqué au Nouveau Testament, est le docteur Strauss, † 1874, d'abord professeur de théologie protestante à Tubingue, puis auteur d'une *Vie de Jésus*, 1835-1864, et

¹ Les plus connus de ces naturalistes sont : Eichorn, † 1827, et Paulus, † 1851. On peut voir dans M. Wallon, *La croyance à l'Évangile*, II, II, 2, des exemples curieux de leurs interprétations. — ² I Tim., IV, 7 ; II Tim., IV, 4 ; Tit., I, 14 ; II Pet., I, 16.

d'autres ouvrages critiques où il s'est montré de plus en plus incroyant. Suivant lui, l'histoire des origines du christianisme n'est autre chose qu'une grande production mythologique. Entre le Nouveau Testament et l'Ancien, il y a des rapports nombreux et une harmonie merveilleuse ; mais la cause de ces rapports, la raison de cette harmonie n'est pas, comme on le suppose communément, le soin que Dieu aurait pris de montrer d'avance par des figures ce qu'il se proposait de réaliser dans l'avenir : ce sont les préjugés dont les premiers chrétiens étaient imbus, et l'influence que ces préjugés ont exercée sur leur imagination. Prévenus de cette idée que la gloire du Messie surpasserait celle des personnages les plus illustres, et qu'il réunirait dans sa personne toutes les grandeurs et toutes les gloires, ne devaient-ils pas lui attribuer tout ce qu'ils avaient lu de plus admirable dans l'histoire des patriarches et dans les oracles des prophètes ? Isaïe avait annoncé, xxxv, 5, qu'à l'époque du Sauveur, les aveugles recouvreraient la vue, les sourds entendraient, les muets parleraient. Si l'on reconnaissait Jésus-Christ pour Messie, pouvait-on ne pas penser, pouvait-on ne pas dire qu'il avait accompli ces prédictions et opéré ces miracles ? Ainsi le Nouveau Testament s'est modelé de lui-même sur l'Ancien, et pour tout ce qu'il a de surnaturel, le Christ est le produit spontané de la foi de ses premiers disciples. « Il n'y a pas d'autre interprétation, dit Strauss, qui puisse faire accepter par la raison les récits évangéliques ; et c'est ainsi que tous les anciens peuples se sont rendu compte, à un certain moment, des faits merveilleux dont l'imagination de leurs ancêtres avait entouré leur berceau. »

Moins simple que le précédent, moins précis dans sa formule, mais d'une apparence plus savante, ce système d'interprétation s'est soutenu un peu plus longtemps parmi les rationalistes. Néanmoins, il a beaucoup perdu de son prestige. Aujourd'hui le mot de légende est préféré à celui de mythe. Les admirateurs de Strauss eux-mêmes avouent que l'œuvre de leur maître n'est pas parfaite : et ils s'efforcent de la compléter, tantôt par des explications naturalistes re-

nouvelées de Paulus, tantôt en recourant aux hypothèses historiques de Baur.

20. — Les récits des auteurs sacrés peuvent-ils s'accorder avec cette idée que le christianisme s'est fondé sans miracles et que Jésus-Christ n'a été, pour ses premiers disciples, qu'un homme éminent, d'une vertu plus ou moins remarquable ?

Si ces livres sont l'œuvre des auteurs auxquels ils sont attribués, s'ils n'ont pas été altérés, on est forcé de reconnaître que dès l'origine un grand nombre d'hommes ont cru aux miracles du Sauveur; et l'on n'a aucun moyen de révoquer en doute la réalité de ces prodiges¹. Aussi les rationalistes en viennent-ils tous à nier, non seulement l'inspiration, mais même l'authenticité ou l'intégrité de la plus grande partie du Nouveau Testament. Leurs docteurs les plus avancés n'admettent guère comme authentiques que les quatre premières Épîtres de saint Paul. « Celles-là, disent-ils, sont inattaquables; elles défient toute contestation; mais ce sont les seules. » Pour les Évangiles et les Actes des Apôtres, ils avouent bien que leurs auteurs prétendus ont pu en écrire quelques pages: mais le reste, tout ce qui est miracle ou prophétie, ils le tiennent pour supposé ou interpolé par des hommes moins éclairés et moins sincères², de sorte que ces livres n'auraient pris leur forme actuelle que vers le milieu ou sur la fin du second siècle. Tous ces paradoxes leur semblent établis, par cela seul qu'ils sont nécessaires pour nier les miracles et pour retarder d'une centaine d'années la croyance à la divinité du Sauveur. Ce dogme capital n'a pu être affirmé nettement, suivant eux, que dans des écrits de seconde main, c'est-à-dire composés ou remaniés après la mort du dernier des Apôtres. Car c'est alors seulement que le parti pauliniste aurait eu l'idée de faire un Homme-Dieu du grand réformateur, et qu'on aurait commencé à lui attri-

¹ Suivant M. Renan lui-même, on a beau faire: « L'histoire du peuple juif et celle de Jésus, même passées au creuset de l'exégèse la plus libérale, laissent un reliquat de surnaturel qu'aucune opération ne peut ni supprimer ni transformer. » *Marc Aurèle*, 1882. — ² Cf. S. Aug., *Cont. Faust.*, xxxii, 2, 6; xxxiii, 3, 7.

buer non plus seulement, comme aux prophètes, des rapports intimes avec l'Esprit saint, mais une union strictement personnelle avec le Verbe divin.

21. — Qui a imaginé et mis au jour une pareille histoire des livres du Nouveau Testament ?

C'est le D^r Baur, autre professeur de Tubingue († 1861). Assez sympathique aux idées de Strauss sur la nature des faits évangéliques, Baur se préoccupa surtout de l'origine du christianisme. La conclusion de ses recherches fut que la doctrine de l'Église s'est formée peu à peu, et que l'écllosion de nos dogmes, comme la composition de la plupart de nos livres, est le résultat des luttes et des compromis auxquels les démêlés des chrétiens donnèrent lieu tour à tour pendant la durée des deux premiers siècles. « C'est dans la formation progressive du dogme, dit-il, qu'on trouve la clé de l'histoire du Nouveau Testament. »

I. Suivant lui, le christianisme ne fut d'abord qu'une secte de la religion juive, la secte ébionite, peu différente de celle des Esséniens. Tout ce que se proposaient son fondateur et ses premiers Apôtres, c'était la réforme et la propagation du judaïsme. Dans leur sentiment, la pratique de la Loi restait une condition de salut pour tout le genre humain, et leur mission se bornait à en propager la pratique. Leur doctrine se réduisait à ces trois points: vertu sanctifiante et caractère obligatoire des observances légales, restriction de la grâce aux enfants d'Abraham et aux membres adoptifs du peuple de Dieu, exaltation et dilatation de la nation juive par toute la terre. Après la mort du Christ, cette doctrine se personnifia surtout, aux yeux des fidèles, dans S. Pierre, chef du collège apostolique, et dans S. Jacques, évêque de l'église de Jérusalem.

Mais bientôt surgit un nouvel apôtre, qui proteste contre le caractère exclusif de cette conception; et son ministère devient le point de départ d'un mouvement de prosélytisme beaucoup plus large. D'après S. Paul, toutes les différences fondées sur la race ou la nationalité sont abolies. C'est à tort

qu'on distingue, par rapport au salut, le Gentil du Juif : l'un et l'autre ont un égal besoin de la miséricorde du ciel, et Dieu ne veut plus faire acception de personne. La mission de Jésus-Christ n'est donc pas seulement de restaurer et d'étendre le mosaïsme, c'est de fonder un nouveau culte, une religion nouvelle, la religion universelle et définitive. Comme Sauveur, en lui est la source de la vraie vie, de la vie de la grâce et de la gloire. Pour avoir part à cette vie, il est nécessaire et il suffit de croire à sa doctrine et d'accepter sa loi.

Ce sentiment répondait aux besoins de l'humanité : il devait l'emporter. Néanmoins il ne triomphe pas sans difficulté. Pendant plus d'un demi-siècle, une lutte ardente, dont le conflit d'Antioche ¹ n'est qu'un incident, divise l'Eglise en deux partis contraires, celui de Paul ou des universalistes, qui appelle à lui les Gentils, en proclamant l'abolition des préceptes mosaïques, et celui de Pierre, c'est-à-dire des ébionites ou judaïsants, qui s'efforce de maintenir les pratiques légales et les prérogatives du peuple ancien.

A l'appui de son sentiment et pour preuve de ces divisions et de ces luttes entre les Apôtres, Baur signale tous les passages où S. Paul se plaint d'être voué à la haine et aux persécutions par de faux docteurs, où il parle de son évangile à lui, où il fait l'apologie de son apostolat ². Il ne manque pas de représenter les judaïsants comme formant à cette époque la majeure partie de l'Eglise, sinon l'Eglise entière, et S. Pierre comme résumant en sa personne toutes les antipathies auxquelles son collègue est en butte.

II. Mais ce que Baur s'attache surtout à inculquer, ce qui donnerait à cette lutte une importance capitale, c'est la supposition ou l'altération de la majeure partie du Nouveau Testament qui en aurait été, suivant lui, le résultat. Telle est la confiance de ce docteur en son sens critique, qu'il prétend reconnaître à la seule inspection des livres, à quelle époque, dans quel milieu, sous quelle influence et par qui ils ont été

¹ Gal., II, 11. — ² Rom., II, 16, XVI, 25; II Cor., X, 7-12; Gal., I, 11; II, 7, 8, 11; II Cor., III, 1; XI, 5; II Thess., II, 13; etc.

composés. C'est pourquoi, sans se mettre en peine du silence de l'histoire, ou plutôt sans écouter le démenti que lui donne toute l'antiquité chrétienne, il n'hésite pas à prononcer que presque tous les écrits attribués aux Apôtres, les Evangiles de S. Matthieu, de S. Marc, de S. Luc; les Epîtres pastorales, celle de S. Jacques, n'ont été à l'origine que des machines de guerre, de faux titres fabriqués, soit par le parti de Pierre, soit par celui de Paul, pour se donner du crédit et s'assurer le triomphe¹.

« Ainsi, dit-il, le premier évangile qui établit si fortement la prééminence de Pierre et restreint la mission du Sauveur à la maison d'Israël, tout en étant moins ébioniste que l'évangile des Nazaréens et celui des Egyptiens auquel il succède, est visiblement l'œuvre du parti judaïsant. Il en faut dire autant de l'Epître de S. Jacques, dirigée contre celles de S. Paul aux Romains et aux Galates. Quant au parti universaliste, il a eu aussi ses écrivains et ses défenseurs. Les principaux sont S. Luc, toujours favorable aux Gentils, et surtout S. Paul, dont les grandes Epîtres, celle aux Galates, en particulier, sont remplies de plaintes, d'apologies, d'invectives contre ses ennemis.

« Cependant la lutte ne pouvait durer toujours. Après un siècle entier de divisions, le besoin d'un accord commence à se faire sentir, et les hommes sages des deux partis cherchent à se rapprocher par des concessions mutuelles. L'esprit de transaction inspire l'évangile de S. Marc, également bienveillant pour les Juifs et pour les Gentils, les Epîtres pastorales, faites pour donner la sanction de l'Apôtre aux distinctions hiérarchiques et aux pratiques religieuses dérivées de la Loi, la II^e Epître de S. Pierre, où l'on a soin d'insérer l'éloge de S. Paul, enfin l'Evangile de S. Jean, et surtout les Actes des Apôtres, attribués à S. Luc. Ce dernier livre a évidemment pour but d'effacer jusqu'aux derniers vestiges des divisions primitives. Loin d'y voir la moindre lutte entre S. Pierre et S. Paul, on remarque partout entre les deux Apôtres le plus

¹ Cf. S. Aug., *Cont. Faust.*, XI, 2.

parfait accord. Ils agissent de concert; ils ont les mêmes principes; ils tendent au même but. Pierre baptise les premiers Gentils, x, 48, et prend la défense de Paul dans le concile, xv, 41. Paul fait le vœu de nazaréat, xviii, 18; il apporte des aumônes aux saints de Jérusalem, xxiv, 17; il monte au temple pour prier, xxi, 26. Afin de prévenir toute rivalité entre leurs disciples, l'historien a grand soin de tenir la balance égale entre l'un et l'autre, soit pour le succès, soit pour le nombre et l'éclat des miracles. Ainsi, on se fait des concessions de part et d'autre et les prétentions de chaque parti se modèrent. Cependant ce sont les judaïsants qui ont à faire les sacrifices les plus sensibles. L'idée de Paul finit par triompher à tel point, qu'il est permis de voir en lui plutôt qu'en Jésus-Christ même le fondateur du christianisme actuel.

« Malheureusement l'esprit de concorde ne subsiste pas longtemps dans l'Eglise. Après une période de tolérance assez courte, l'esprit d'exclusivisme renaît, en même temps que le goût des formules dogmatiques. On se met à anathématiser les sectes. Le despotisme doctrinal s'établit et va croissant, du troisième siècle jusqu'au seizième, où Luther restaure et couronne l'œuvre de Paul, en laissant toutefois à ses disciples de Tubingue l'honneur d'émanciper l'esprit humain à l'égard des Ecritures, comme il l'a lui-même affranchi à l'égard de l'Eglise. »

Telles sont les idées qui ont créé, parmi les protestants d'Allemagne, comme un nouveau protestantisme, sans aucun reste de foi chrétienne. Voilà ce que nos rationalistes ont essayé de naturaliser parmi nous, dans ces derniers temps, et ce que certains esprits s'obstinent à exploiter, mais avec une confiance visiblement décroissante ¹.

¹ Sans renoncer à ses idées, M. Renan traite aujourd'hui les études auxquelles il s'est livré de petites sciences conjecturales, qui se défont sans cesse après s'être faites et qu'on négligera dans cent ans. « Il sera bien difficile, dit-il, d'avoir jamais rien de certain sur des faits qui se sont passés si loin de nous, » 15 déc. 1881. Si l'on veut voir, non pas prouvées, mais réunies et condensées, pour le commun des lecteurs, les objections des rationalistes actuels contre le Nouveau Testament,

2^e Réfutation des rationalistes.

Inconséquence radicale des rationalistes. — Les livres du Nouveau Testament n'ont pu être supposés au premier siècle. — Ils ne peuvent pas davantage l'avoir été au second. — Il est également impossible qu'ils aient été substantiellement altérés. — On n'y saurait signaler de contradiction ni d'erreur. — Le christianisme n'a pu s'établir sans miracle. — Les récits des écrivains sacrés sont de foi comme leur doctrine.

22. — Les rationalistes sont-ils conséquents, en admettant comme authentique une partie du Nouveau Testament?

Evidemment, les rationalistes se contredisent dans l'énoncé de leurs idées : ce qu'ils s'imaginent avoir renversé d'un côté, ils le relèvent de l'autre.

En effet, pourquoi ne veulent-ils pas reconnaître l'autorité des Evangiles et de la plus grande partie des écrits des Apôtres? Pourquoi prétendent-ils qu'ils ont été supposés ou altérés? Parce qu'ils ne veulent pas croire aux miracles, aux prophéties, aux mystères, au surnaturel en un mot, et qu'ils seraient forcés d'y ajouter foi s'ils leur étaient attestés par des témoins oculaires de la vie du Sauveur, tels qu'étaient les Apôtres. Afin de pouvoir nier ces vérités, ils sont dans la nécessité d'en rejeter les preuves. Or, les livres qu'ils admettent, dont ils avouent ne pouvoir contester l'authenticité, les quatre premières Epîtres de S. Paul, par exemple, l'Apocalypse, etc., contiennent la même doctrine, enseignent les mêmes mystères, attestent les mêmes prodiges que les Evangiles et les Actes.

Ainsi il est impossible de n'y pas voir : 1^o En fait de dogmes : la Trinité, Rom., viii, 41; xv, 30; II Cor., xiii, 13; la divinité de Jésus-Christ, Rom., i, 3, 4, 9; viii, 3; ix, 5; I Cor., i, 9; viii, 6; II Cor., viii, 9; xi, 31; Apoc., i, 6, 8, 18; ii, 18-27; iii, 5, 12-14, 21; viii, 10, 12; xii, 10; xiv, 1; xix, 13; la rédemption du monde, Rom., iii, 25, 26; iv, 25; v, 9, 10, 12-18; viii, 32; I Cor., xv, 3; Gal., ii, 20; la nécessité

on peut parcourir *Les Evangiles et l'histoire*, in-12, 1879, et un article de la *Nouvelle Revue* sur *Le Nouveau Testament*, mars 1882, par Pierre Victor et V. Courdaveaux, pseudonymes de M. Maurice Vernes, répétiteur à la Faculté de théologie protestante de Paris.

et l'efficacité de la grâce, I Cor., xv, 40; II Cor., iii, 5; xii, 9; celle des Sacrements : le baptême, Rom., vi, 3, 4, 6; I Cor., vi, 11; Gal., iii, 27; la confirmation, II Cor., i, 21, 22; l'Eucharistie, I Cor., x, 16, 17; xi, 24-29; l'Ordre, I Cor., iv, 1; II Cor., v, 20; la résurrection des corps, I Cor., xv, 1-58; II Cor., iv, 14; le jugement, Rom., ii, 2, 6, 16; xiv, 10; I Cor., i, 8; II Cor., v, 10; la vie éternelle, II Cor., iv, 18; Gal., vi, 8. — 2° En fait de *miracles* : l'Incarnation du Verbe, Rom., i, 2, 3; x, 6; II Cor., viii, 9; Gal., iv, 4; la résurrection de Jésus-Christ, Rom., iv, 24, 25; vi, 4; viii, 11, 34; xiv, 9; I Cor., vi, 14; xv, 4, 12, 14, 17; II Cor., iv, 14; v, 15; sa glorification dans le ciel, Rom., vi, 4, 5; viii, 17, 34; Apoc., i, 13, 18, etc.; l'établissement de l'Eglise, I Cor., xii, 28; xiv, 5, 7; Gal., i, 18; ii, 11; la conversion subite de Saul, Gal., i, 13, 16; celle des peuples infidèles, Rom., x, 19; xv, 9, 18-21; les révélations faites à S. Paul, I Cor., xv, 8; II Cor., iv, 6; xii, 1-4; Gal., i, 12; ii, 2, et à S. Jean, Apoc., i, 1; iv, 1; v, 1; xvii; xviii; les prodiges de toutes sortes qui confirmèrent partout la prédication de l'Évangile, Rom., xv, 18, 19; I Cor., ii, 4; xii, 9, 10; xiv, 22; Gal., iii, 5. On pourrait étendre cette énumération; car la plupart des rationalistes admettent encore comme authentiques les Epîtres aux Philippiens, aux Thessaloniens, à Philémon, celle de S. Jacques, la première de S. Pierre; et s'ils attribuent à S. Barnabé ou à Apollon l'Épître aux Hébreux, ils ne la font pas moins antérieure à la destruction du temple.

Voilà donc, incontestablement, de l'aveu des rationalistes, ce que S. Paul et ses collègues dans l'Apostolat écrivaient vingt à vingt-cinq ans après la mort du Sauveur. Voilà les dogmes qu'ils enseignaient, les faits qu'ils attestaient. Voilà la foi qu'on professait dans l'Eglise dès l'an 50 de l'ère chrétienne. Est-ce que nous disons autre chose? Nos Évangiles et nos Actes contiennent-ils une autre histoire? Y trouve-t-on des miracles plus étonnants ou de plus grands mystères? Non, assurément. Il faut donc le reconnaître : le surnaturel est partout, et partout le même au fond. C'est sans raison comme sans profit qu'on prétend faire un choix entre nos

saints livres, accepter ceux-ci et répudier ceux-là. Si les uns sont contraires à la raison, comment les autres ne le seraient-ils pas? Et si l'on est forcé d'en admettre une partie, que gagnerait-on à rejeter le reste ¹?

23. — Ne répugne-t-il pas que la plupart de nos livres aient été supposés à l'origine de l'Eglise?

Il répugne d'admettre que le Nouveau Testament ait été supposé en majeure partie, surtout au premier siècle et pour les livres historiques.

Si l'Évangile et les Actes étaient, comme on le prétend, non seulement apocryphes, mais tout à fait erronés sur les points les plus essentiels, sur la prédication du Sauveur, sur ses miracles, sur ceux des Apôtres, sur le témoignage que ceux-ci rendaient à sa divinité, comment ces livres auraient-ils pu se faire accepter par l'Eglise et acquérir l'autorité d'Écriture inspirée? Il eût fallu, pour cela, que les Apôtres du Sauveur, S. Jean en particulier, et leurs disciples immédiats, eussent ignoré la fraude, ou connivé à l'imposture au moins par le silence. Or, tout proteste contre une pareille idée, leur nombre, leur intérêt, leurs livres, leur succès. — 1° *Leur nombre*. Quand le Sauveur et les Apôtres n'auraient eu que quatre ou cinq disciples, il leur eût déjà été difficile de s'accorder entre eux pour accréditer l'erreur, et de persévérer tous jusqu'à la mort dans cette supercherie sacrilège. Mais c'est par milliers qu'on les comptait. Il y en avait en Judée, dans toute l'Asie-Mineure, dans la Grèce, à Alexandrie, à Rome, partout. Loin de pouvoir s'unir pour un tel dessein, ils ne pouvaient pas même délibérer et prendre une décision com-

¹ C'est une grande source d'erreurs dans l'étude des faits de ne savoir pas s'arrêter à leurs traits généraux et essentiels et de les oublier pour mettre en saillie les traits partiels et secondaires. On peut, par exemple, au sujet de la divinité de Jésus-Christ, contester le sens précis et la portée de tel ou tel mot; on peut éliminer, comme suspecte d'interpolation, telle ou telle épître: il en restera toujours infiniment plus qu'il n'en faut pour établir que ceux qui croient à la divinité de Jésus-Christ ne font que croire ce qu'ont cru et dit les Apôtres, et que les Apôtres eux-mêmes ont cru et dit, il y a bientôt dix-neuf siècles, ce que leur disait Jésus-Christ lui-même. Guizot, *Méditations*, I.